

INTRODUCTION

À une directrice de thèse hors pair et admirée, avec toute notre reconnaissance

L'idée de rendre hommage à Françoise Étienvre s'est imposée très tôt comme une évidence, pour l'une comme pour l'autre. Tout au long de notre doctorat, être guidées par ses conseils avisés, encouragées par ses paroles de soutien et entourées par sa bienveillance a été une telle chance que nous désirons aujourd'hui lui témoigner toute notre gratitude. Modestement, maladroitement, peut-être, mais sincèrement. Ce projet qui nous était si cher, pourtant, est longtemps resté lettre morte, happées comme nous l'étions par la recherche, l'enseignement et, à la grande joie de notre chère directrice, les enfants. Nous sommes enfin en mesure de rendre ici hommage à son parcours exceptionnel d'enseignante et de chercheuse, de guide et de collègue. Car cet hommage, bien sûr, ce n'est pas seulement le nôtre : c'est également celui de ceux qui l'ont côtoyée, qui ont admiré son parcours et ses écrits, tout autant qu'ils ont apprécié ses très grandes qualités humaines. Maître de Conférences à Caen après avoir occupé dans cette même ville différentes fonctions, dans le secondaire comme dans le supérieur, puis Maître de Conférences et bientôt Professeur des Universités à Paris 3, où elle assure entre autres fonctions celle de co-directrice du CREC (Centre de recherche sur l'Espagne contemporaine XVIII^e – XIX^e – XX^e siècles) avec Serge Salaün, Françoise Étienvre s'est imposée tout au long de sa carrière dans le monde de l'hispanisme, dans l'univers des dix-huitiémistes et des dix-neuviémistes, en France comme en Espagne.

De nombreux autres chercheurs auraient aimé se joindre à cet hommage : les aléas personnels et professionnels, malheureusement, ne leur ont pas permis de le faire. Tous, néanmoins, se joignent aux auteurs de ce recueil pour exprimer leur estime envers leur collègue et amie : Francisco Aguilar Piñal, Zoraida Carandell, Miguel Ángel Garrido Gallardo, Jean-Luis Guereña, Solange Hibbs, Laurie-Anne Laget, Melissa Lecointre,

Abraham Madroñal, Colette et Jean-Claude Rabaté, Evelyne Ricci, Serge Salaün, Inmaculada Urzainqui, notamment. Et tant d'autres, que nous n'avons peut-être pas sollicités et à qui nous présentons ici nos excuses.

L'œuvre scientifique de Françoise Étienvre, profondément marquée par son goût pour l'histoire et l'éloquence, explore les relations subtiles entre rhétorique et création littéraire, entre rhétorique et action politique dans l'Espagne des XVIII^e et XIX^e siècles. Ses travaux sur Antonio de Capmany, alliés à sa lecture de Galdós et de Cervantès, mettent en lumière les enjeux historiques de l'engagement poétique de ces grandes figures de la pensée littéraire espagnole. L'observation des formes particulières de la correspondance, du traité poétique, du roman et de la poésie, au filtre bien souvent de la médiation qu'est la traduction, lui a permis également d'analyser les conditions de transferts culturels entre la France et l'Espagne dans des contextes de guerre et de révolution.

Parce que nous voulions que cet hommage en soit véritablement un, il nous fallait une cohérence thématique et une exigence scientifique à la hauteur de ses travaux. Sous l'épigraphe, empruntée à Sartre, de « Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée », c'est donc en proposant une analyse des fonctions combattives de la création littéraire et de la réflexion esthétique en Espagne aux XVIII^e et XIX^e siècles que nous lui témoignons notre amitié et notre admiration. Les armes de la rhétorique au cœur de l'œuvre d'art, la créativité au cœur de la pensée de propagande, l'écriture pensée et subie comme combat animent ainsi les réflexions des différents auteurs.

La première partie de ce numéro, intitulée « Vers et prose : les mots des écrivains », est plus spécifiquement consacrée à la littérature.

C'est à la polémique del *Viaje y manifiesto de difuntos* (1734) de Gómez Arias que Pedro Ruiz Pérez s'intéresse pour ouvrir cette partie. Une controverse littéraire au sein de six textes importants dans le panorama littéraire se déchaîne alors en peu de temps à propos de la volonté affichée par le jeune et arrogant auteur de faire revivre la poésie espagnole, dans la plus pure tradition du genre. Les réactions suscitées par cet écrit, en plus de manifester la tentation de définition d'un canon national, s'intéressent aux conditions matérielles de la vie de l'écrivain : l'analyse du motif de la mort du poète et de sa résurrection dans le *Viaje* montre combien l'éloge de la poésie pallie la misère du poète.

José Checa Beltrán rend un double hommage à la figure d'Antonio de Capmany (1742-1813) et à celle de Françoise Étienvre, qui a publié une étude fondamentale sur cet auteur :

*Rhétorique et patrie dans l'Espagne des Lumières. L'œuvre linguistique d'Antonio de Capmany (1742-1813)*¹. Il passe en revue l'ample production du philologue et penseur catalan, du *Comentario sobre el Doctor Festivo* (1773) à la *Filosofía de la elocuencia* (1777) et du *Teatro histórico-crítico de la elocuencia* (1786-1794) à la *Centinela contra franceses* (1808), afin d'analyser comment Capmany se définit lui-même au sein de ses œuvres, en tant qu'écrivain et en tant qu'Espagnol. L'article convoque ensuite lettres, dictionnaires et journaux de l'époque pour rendre compte de la réception que ses contemporains ont réservée à son œuvre ainsi qu'à ses prises de position.

Miguel Ángel Lama s'intéresse pour sa part aux combats littéraires par egos interposés : il part de la mention faite par Bartolomé José Gallardo dans sa satire *Las letras letras de cambio* (1834) d'une pièce de théâtre de Javier de Burgos, *Los tres iguales*, représentée pour la première fois en 1827, et décline les allusions burlesques et violentes que lui ont dédiées des auteurs tels que Ramón de Mesonero Romanos ou Juan Bautista Arriaza. Ce travail est d'ailleurs l'occasion de publier des *décimas* satiriques inédites du second contre Javier de Burgos.

Jorge Urrutia nous invite à porter un regard neuf sur la pièce de l'écrivain portugais Almeida Garrett, *Frei Luis de Sousa*, longtemps considérée comme chef d'œuvre du drame romantique européen et dont la première traduction en espagnol date de 1859. Sa lecture de cette tragédie de la destinée prend en considération le mythe sébastianiste et les relations luso-espagnoles du premier tiers du XIX^e siècle, entre tension et rapprochement, pour réévaluer la portée antiespagnole de la pièce.

Marie Franco nous transporte ensuite dans les réactions de Benito Pérez Galdós face au crime de la rue Fuencarral de 1888. Ses chroniques pour le journal argentin *La Prensa* montrent le début de la médiatisation du crime en Espagne, indissociable de la naissance de la presse moderne espagnole et de l'évolution du système judiciaire national. L'analyse des phénomènes collectifs et de l'opinion publique par l'écrivain fait alors apparaître une dimension réflexive, parfois perplexe, sur la capacité véritable du langage à saisir le réel et à dire la vérité.

Carole Fillière propose enfin une promenade ludique dans les textes critiques de Leopoldo Alas Clarín (1852-1901) et un florilège de ses traits militants. Une flânerie qui se propose de renouer avec le plaisir de la morsure proposé par les textes clariniens : le lecteur peut ainsi entendre à nouveau la voix fâchée, outrée, emportée, cruelle et virulente de Clarín, qui mène

¹ Françoise ÉTIENVRE, *Rhétorique et patrie dans l'Espagne des Lumières. L'œuvre linguistique d'Antonio de Capmany (1742-1813)*, Paris, Honoré Champion, 2001.

une croisade contre la médiocrité littéraire et affirme sa vocation d'ironiste. En effet, l'ironie clarinienne, principe esthétique s'il en est, est également une arme qui assoit son identité et sa liberté d'écrivain et de penseur.

La deuxième partie de cet hommage, intitulée « Nation et mémoire : les maux de l'Espagne », laisse place à des questions plus politiques. Témoignages, combats d'idées et propagandes s'affrontent tour à tour et dessinent l'histoire de l'Espagne des XVIII^e et XIX^e siècles.

Jean-René Aymes nous livre les regards croisés de deux ecclésiastiques français sur l'Andalousie, avant que la mode romantique ne mette l'Espagne et son folklore à l'honneur. L'abbé de Vayrac et le père Labat, dès les années 1700-1710, parcourent ainsi les rues de Cadix et de Séville et transcrivent dans leurs écrits ce qu'ils ont retenu de leurs monuments et de leurs habitants, de leurs coutumes et de leurs croyances.

La figure d'Antonio de Capmany y de Montpalau est à nouveau mise à l'honneur par Jesús Pérez-Magallón, dans un article qui interroge cette fois le rôle des écrits du Catalan dans la construction du nationalisme espagnol. L'article montre ainsi comment les notions d'identité, de nation, d'unité dans la diversité, de centre et de périphérie structurent la pensée et les écrits de Capmany, notamment dans *Centinela contra franceses*.

Emilio La Parra revient pour sa part sur la période si mouvementée pour l'Espagne qu'a été la Guerre d'Indépendance, mais pour l'éclairer d'un jour nouveau. Les abdications de Bayonne, en effet, n'ont pas eu pour seule conséquence la montée sur le trône de Joseph I^{er}. Elles ont également été l'occasion d'un ample mouvement de revendication de la couronne espagnole. Les Bourbons d'Europe, en général, et l'infante Carlota Joaquina, en particulier, n'acceptent pas l'autorité française : débats de légitimité et affrontements diplomatiques font ainsi rage, en ce début du XIX^e siècle.

Une fois Ferdinand VII de retour, le combat dynastique prend fin mais les oppositions idéologiques, elles, sont de la plus grande actualité. Frédéric Prot se penche ainsi sur une revue parue à Londres, *El Español constitucional*, afin de montrer comment les poésies patriotiques de l'exil libéral abordent l'option républicaine, et ce dès la fin des années 1810 et la première moitié des années 1820 : simple théorie d'opposition, ou réelle alternative politique ?

Pedro Álvarez de Miranda s'intéresse ensuite à un pamphlet réactionnaire en vers, publié par José Miguel Navarro y Gomeza en 1925, en pleine ferveur absolutiste : *Los Don Quijotes del siglo XIX, o sea, Historia de las revoluciones de los Filósofos modernos en*

España. L'examen du lexique employé par l'auteur met en évidence le fonctionnement de la propagande antinapoléonienne et antilibérale au sein d'une guerre idéologique qui, dans le premier quart du XIX^e siècle, exploite la figure du Quichotte dans la guerre des mots.

C'est la même veine satirique que Marie Salgues cerne dans son travail sur la traduction et la réception de deux pièces de Victorien Sardou, dramaturge reconnu. Les versions espagnoles de *Patrie!* (1869) et de *L'Oncle Sam* (1873) multiplient les transformations dans le but de produire un discours patriotique et identitaire mêlant légende noire et passé glorieux.

Enfin, la dernière étude de cette partie est consacrée par Jean-François Botrel aux protocoles funéraires espagnols réservés à certains écrivains illustres du XIX^e siècle (Quintana, Zorrilla, Valera, Campoamor, Echegaray et Galdós), ainsi qu'aux « restes mortels » de Moratín, Meléndez Valdés et Goya. Leur étude se fait fort de manifester les écueils et les obstacles à la constitution d'un panthéon littéraire national espagnol.

La troisième partie de ce recueil, enfin, s'intéresse à la création artistique, de la peinture au dessin, et de la gravure à l'illustration.

Maud Le Guellec retrace la présence, dans la production de Goya, du motif obsédant de l'enfermement. Les personnages de celui qui fut témoin de la crise de l'Ancien Régime espagnol, de la Guerre d'Indépendance et de la répression absolutiste de Ferdinand VII sont « Pris au piège » d'une situation politique et économique inextricable. Si leur combat, semble-t-il, est perdu d'avance, celui de Goya prend la relève, puisqu'il rend compte de leurs efforts et dénonce l'injustice et l'horreur de son temps.

En se centrant plus spécifiquement sur les années 1808-1815, et sur la collection des *Desastres de la guerra*, Jacques Soubeyrou prolonge la réflexion sur l'œuvre de combat de Goya à travers ses « Images de femme, images de guerre ». Au fil des estampes, la femme est ainsi tour à tour combattante, victime et porteuse d'allégories. Les différentes représentations féminines chez Goya se font ainsi l'écho des engagements politiques et idéologiques de l'artiste.

Marie-Angèle Orobon analyse pour sa part la production graphique de Tomàs Padró, « le chevalier au crayon ». L'illustrateur et caricaturiste catalan profite en effet de l'espace de liberté que créent les débuts du *Sexenio democrático* pour inventer un langage à l'image de ses convictions politiques. Au gré des publications de l'époque, des revues et des almanachs, Padró impose ainsi sa marque républicaine.

Enfin, si Leonardo Romero Tobar revient à son tour sur l'œuvre de Goya, c'est pour interroger non pas tant les intentions et le combat de l'Aragonais mais bien les effets que son travail et son combat ont eu sur les voyageurs, artistes et écrivains, qui ont contemplé ses tableaux au Musée du Prado. Narrations autobiographiques et poèmes de grands noms de la littérature du XX^e siècle évoquent ainsi leur regard de visiteur et de créateur sur ses œuvres.

En guise d'épilogue, Yvan Lissorgues prend lui-même la plume de la création et évoque, dans sa nouvelle « Reflets », le travail de témoignage d'un photographe, et de son fidèle compagnon.

Il nous reste à vous souhaiter une bonne lecture, ainsi qu'à remercier tous les auteurs pour leur participation enthousiaste. Notre profonde gratitude va, bien évidemment, à Françoise Étienvre, pour avoir inspiré chacun d'entre nous au fil de ces pages.

Carole Fillière
Maud Le Guellec